

Douleur et désir, altérité et traduction : rélexions d'une « autre » d'ici

Agnès Whitfield

Number 10, 2000

Actes du colloque « Francophonies d'Amérique : Altérité et métissage »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005085ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005085ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Whitfield, A. (2000). Douleur et désir, altérité et traduction : rélexions d'une « autre » d'ici. *Francophonies d'Amérique*, (10), 115–125.
<https://doi.org/10.7202/1005085ar>

DOULEUR ET DÉSIR, ALTÉRITÉ ET TRADUCTION: RÉFLEXIONS D'UNE « AUTRE » D'ICI

Agnès Whitfield
Université York

On sous-estime toujours l'altérité de l'autre, et encore plus la sienne. On ne sait pas combien d'autres on porte en soi, ni combien d'autres l'autre porte en elle ou en lui. Choisit-on l'autre qu'on est ? Souvent tout s'entoure de silence, et on ne saura jamais la place qu'on occupe dans la mouvance du monde autour de nous. Et pourtant, on dirait qu'on reste tout aussi responsable de nos altérités que de nos identités, que notre identité est justement striée, tissée d'altérités, que c'est précisément dans cette relation à l'altérité, dans une expérience approfondie de la différence, que nous apprenons à nous connaître nous-mêmes et à connaître les autres, que nos altérités respectives et respectueuses sont d'une richesse insondable.

La douleur de la différence

Parler de la différence, de l'altérité, n'est jamais neutre. Quand je parle français, je ne peux pas ne pas être consciente des torts historiques dont je porte la responsabilité, moi anglophone, dans l'espace canadien : ce lourd passé d'intolérance, de dévalorisation, de volonté d'assimilation, ce présent encore marqué de trop d'indifférence et d'hostilité, malgré l'ouverture des francophiles d'immersion, malgré certains gains politiques et juridiques durement obtenus. L'altérité a sa durée ; l'histoire n'est pas la même pour tout le monde. Il s'agit là, bien sûr, d'une évidence, mais trop souvent ce qui est évident finit paradoxalement par passer inaperçu, comme si, au-delà d'un certain degré d'abstraction, la compréhension ne fonctionnait plus. On oublie jusqu'à quel point l'histoire collective peut nous rattraper personnellement par l'inégalité et l'injustice de son poids, nous confiner derrière des barrières d'apparence infranchissables, nous faire (re)vivre la douleur de la différence, la douleur de l'autre indignement traité, la nôtre aussi, mêlée de culpabilité et d'impuissance. Mon identité, dans ce contexte, est une altérité douloureuse.

Comment parler dans le respect de chacune de ces innombrables altérités qui nous côtoient, qui nous habitent ? Comment apprendre à être celle qu'on est, sans brusquer l'autre ? Pendant longtemps, la tâche me semblait tout simplement écrasante, impossible ; je ne voyais d'autre solution que le silence. Il n'y a pas de langue sans écueils, les mots frayent leur chemin en dehors de nous, avec un passé que nous ignorons et des décodages qui nous

dépassent. Il n'est pas facile d'assumer tous ces autres que nous sommes, de poser les gestes qui s'imposent pour rééquilibrer ce tissu mouvant d'identités et d'altérités qui nous constitue.

C'est peut-être pour cette raison que j'éprouve toujours une méfiance (ou est-ce une sorte d'extrême prudence) à l'égard des discours sur l'altérité. Je me demande de quelle altérité on parle, de quel point de vue, à partir d'où, au nom de qui et pourquoi. Car ces discours ne sont pas de vaines paroles, mais des armes potentielles qu'on manie souvent sans formation, dans le vide, arbitrairement, gratuitement, qu'on croit souvent, surtout dans des contextes de discours censément objectifs, sans conséquences (mais pour qui? pour nous? pour d'autres?) et pourtant...

Je ne peux donc contribuer à ce débat que par des réflexions éparses, nées de souvenirs et de témoignages personnels sur l'altérité que je me sens la plus autorisée à commenter, dans l'espoir que mes remarques pourront trouver des résonances chez d'autres. La traduction m'a libérée du silence en m'ouvrant la voix de la création littéraire, en me fournissant aussi une façon de négocier cette mouvance, de l'articuler, comme on dit négocier des rapides, ou soigner les articulations. Aussi sera-t-il beaucoup question d'altérité et de traduction. Dans ce sens, ce texte, lui-même, est à lire comme une traduction.

Quand j'enseignais le français et la littérature canadienne-française (ou québécoise, selon la terminologie de l'époque) à l'Université Queen's dans les années 80, j'éprouvais toujours un malaise. Comment moi, anglote, comme dirait Gérard Bessette, pouvais-je enseigner une langue qui ne m'appartenait pas? Comment, de quel droit, pouvais-je présenter, interpréter, transmettre à d'autres une littérature que je ne connaissais que de l'extérieur, en «demi-étrangère»? Quand je parlais des grandes questions sociales ou politiques, nationales, du Québec, je me sentais toujours en porte à faux, comme si mon discours avait quelque chose de frauduleux. Savais-je vraiment de quoi je parlais? J'avais fait un doctorat à l'Université Laval en littérature québécoise, mais je n'avais jamais mis les pieds à Asbestos, ni dans le quartier de Saint-Henri à Montréal, et encore moins dans la campagne québécoise. Je n'étais pas québécoise, mes ancêtres n'étaient pas venus de La Rochelle, je n'avais jamais communiqué à l'église catholique ou étudié le latin ou le grec dans un collège classique, je ne m'étais jamais promenée sur la *Main*. Et pourtant, j'enseignais allégrement, non, plutôt difficilement, comme une sorte d'agoraphobe textuelle, *Poussière sur la ville*, *Bonheur d'occasion*, *Trente arpents* et, plus près de nous, *Prochain épisode*, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, *Jos connaissant*...

Aurais-je eu le même malaise si j'avais enseigné Shakespeare sans connaître l'Angleterre, Faulkner sans avoir vécu dans le sud des États-Unis? Pourquoi certaines altérités paraissent-elles plus graves que d'autres, plus exigeantes, plus incontournables? Au cours de la même période, j'étais responsable de la chronique «Études» à *Lettres québécoises*. Je me souviens du mal que je me donnais pour éviter toute expression qui aurait pu laisser croire que je parlais

du point de vue québécois, comme si j'étais Québécoise. Une formule du genre «l'essai chez nous», par exemple, m'aurait paru impossible, comme une usurpation de voix inadmissible, un abus, un tabou. Je ne m'approchais de ce petit pronom que dans le respect absolu, sur la pointe des pieds, en me l'interdisant résolument, en insistant sur ma propre exclusion.

À l'époque, je croyais protéger ainsi l'altérité de l'autre, respecter la voix de l'autre, le droit de l'autre d'affirmer lui-même son histoire, son parcours. Aujourd'hui, je suis moins certaine; je me demande si, au fond, ce n'était pas là une façon pour moi de garder ma propre altérité en français. Certaines altérités ne gardent-elles pas leurs privilèges? Derrière le rempart de ma première langue, n'avais-je pas toujours la possibilité, même si je la refusais, de recourir à la mémoire sélective? La lourde histoire qui me pesait quand je parlais français avec mon accent d'anglophone reculait-elle imperceptiblement (est-ce que j'y pensais moins?) quand je passais à l'anglais, quand mon accent se perdait dans l'anonymat du groupe et que j'étais moins confrontée à l'irrémissible altérité de mon identité? Ces passages subtils sont-ils des indices (des symptômes) d'une sorte d'hybridité chancelante, d'une fausse hybridité, ou sont-ils plutôt la preuve de la capacité d'adaptation de l'hybride, de sa façon de glisser dans la peau de l'autre langue, de l'autre culture, dans la sienne? Peut-on vivre l'identité inconditionnellement, continuellement? Peut-on vivre l'altérité absolument, sans répit? Peut-on parler d'une altérité refusée, mal assumée, comme on parle d'une identité refusée? L'expérience de l'hybridité serait-elle toujours ce mouvement? Et pourquoi ce mouvement particulier chez moi, de l'anglotitude à la francité? Tous les chemine-ments de transfuge sont-ils pareils?

Le désir de l'autre

L'altérité me ramène donc inévitablement à moi-même. Pourquoi, au fond de mon anglotitude, ce désir de l'autre, ce désir de m'identifier à l'autre pour mieux le connaître? Pourquoi ce désir d'une altérité francophone? J'échoue, dans cette réflexion sur l'altérité, sur une ferme, à l'extérieur d'une petite ville ontarienne, Peterborough. Autour de la conventionnelle maison de briques rouges s'étendaient des champs plats et une centaine de vaches, et à l'horizon des collines boisées et pas une seule âme humaine. Mes sœurs et mon frère étaient beaucoup plus vieux que moi; plus d'un kilomètre me séparait de l'enfant de mon âge la plus proche. À quatre ans, j'aurais eu le goût d'aller la voir sur mon tricycle, mais je ne la connaissais pas encore! Je vivais ma petite enfance dans la solitude et l'imagination. J'étais à tour de rôle celle qui jouait moi-même et celle qui jouait l'autre: Roy Rogers et Dale Evans, les cowboys contre les Indiens, *the Lone Ranger* et son bras droit. Devant la maison, sur le gazon, je revivais de grandes batailles sur les plaines de l'Ouest, je commandais de vastes troupes et les lançais à l'assaut de l'ennemi. Et puis, je sautais littéralement de l'autre côté de la barrière: j'étais l'autre qui repoussait l'attaque, toutes les tribus indiennes dans leur fierté, Dale qui parlait à

Roy, le *sidekick* qui interpellait le cavalier et son cheval fidèle, *Quick Silver*. Évidemment, je m'épuisais à exécuter tant de volte-face, mais surtout, le jeu manquait d'imprévu ! Je ne pouvais cesser d'être moi-même tout en étant l'autre : le déroulement du jeu était donc connu d'avance, autant par moi, c'est-à-dire par l'autre, que par l'autre, c'est-à-dire par moi.

Je ne sais pas si je parlais à haute voix dans ces jeux-là ou plutôt si tout se passait dans ma tête. Je sais que je sondais beaucoup le silence autour de moi, il me semblait que si seulement je pouvais arriver à parler au vent, à apprendre son langage ou celui des animaux, de mon petit lapin, de mon gros chat, même des vaches (pourtant elles étaient plutôt massives, intimidantes), j'aurais trouvé enfin un compagnon, une compagne. Il s'agissait de trouver un autre ou une autre, *any other*, parlable, pour la joie de l'autre, pour l'imprévisibilité de sa pensée, pour le plaisir de l'échange. Car il y a aussi des altérités infranchissables, végétales et animales, des altérités humaines faites seulement de silence. Combien d'altérités faut-il connaître pour devenir un être pleinement humain ? Peut-on souffrir d'une pénurie d'altérités ? D'une carence d'altérités ?

Toutefois, l'ailleurs était présent dans mon entourage. Petits entrepreneurs (en plus de sa ferme, mon père avait mis sur pied un commerce de lait), mes parents employaient quelques immigrants, parrainaient leurs proches auprès du gouvernement, les aidaient à s'installer au Canada. Jeune fille, j'étais donc entourée d'accents étrangers, d'Italie et de Hollande surtout. Des lettres arrivaient par avion presque toutes les semaines, porteuses toujours de ces curieux timbres-poste que je collectionnais avidement. On aurait dit un cadeau du ciel, car, à l'époque, l'Europe me semblait tout aussi lointaine, tout aussi inaccessible.

Il n'y avait pas de communauté francophone à Peterborough, mais il y avait bien quelques francophones à l'école (anglaise, bien sûr). À six ans, l'autre francophone pour moi prenait la forme d'une petite camarade de classe au nom chantant de Suzanne DuMoulin. Ses parents venaient de Timmins. Le nom de cette ville me paraissait troublant, fascinant. Le mot était anglais, je connaissais des familles qui s'appelaient Timmins, mais *Smiths* ou *Walkers* (pour reprendre le même modèle) me semblait plutôt curieux comme nom de ville. Et puis on parlait français à Timmins. Tout cela m'intriguait, s'offrait à mon imaginaire comme un puzzle.

Comme moi, Suzanne avait des tresses ; nous n'étions que deux filles dans la classe à porter cette coiffure qui, à l'époque, paraissait déjà un peu démodée. Que les tresses de Suzanne, toutes noires et soyeuses, me paraissaient belles : des tresses françaises, plus onduleuses que les miennes, *French braids*. Sa mère avait un tout petit accent en anglais, moins un accent qu'une douceur d'intonation. Je me plaisais beaucoup à jouer avec Suzanne, et ma mère voyait d'un bon œil cette amitié (les tresses étaient-elles pour elle synonymes de solidarité et de probité ?). Son nom de famille à double majuscule me paraissait tout aussi mystérieux que ses doubles tresses... Seulement, à la fin

de l'année scolaire, Suzanne devait retourner dans le nord de l'Ontario. Ce n'est que maintenant en écrivant ce texte que je me rends compte que j'avais connu, à l'école primaire, deux Suzannes aux tresses : cette petite amie que j'aimais beaucoup et qui est partie, et une autre, que je connaissais moins bien, mais qui était aussi à sa façon proche de moi. Ses parents avaient un chalet un peu plus loin sur la même rivière qui traversait la propriété de mes parents. C'était dans ce chalet même que Suzanne devait perdre la vie vers les neuf ans, si ma mémoire est bonne, dans une tragédie terrible, tuée par sa mère suicidaire. Deux emblèmes de l'autre que j'aimais, de son départ, de sa fragilité : deux filles aux tresses, disparues, deux filles aux tresses qui auraient pu être moi.

L'altérité comme une histoire de tresses. Il me semble (ou est-ce que je l'invente par nostalgie) que Suzanne DuMoulin et moi avions même essayé, en jouant, de tresser nos cheveux ensemble, nos mèches noires et châtaines s'entremêlant, mais ne résistant jamais à l'épreuve du ruban, et nous en riions de bon cœur. Pourquoi insistons-nous toujours sur l'altérité comme distance, comme étrangeté, alors que souvent c'est par sa ressemblance qu'elle nous attire, par ce qu'elle constitue de proche ? Peut-on vivre l'altérité comme une proximité ?

Parler d'ici d'«ici»

Ce témoignage peut-il avoir un sens dans nos réflexions actuelles sur l'altérité ? Est-ce une information ou une indulgence ? Pourquoi parler de tout cela ? Peut-être parce qu'il me semble souvent, quand nous parlons ici d'altérité, que nous parlons d'ailleurs, d'altérités étrangères, que nous citons des expériences, des autorités d'ailleurs, ou que nous laissons d'autres parler pour nous, comme s'il était plus difficile, voire impossible ou inutile, de parler d'ici, de nos silences d'ici, de nos altérités à nous, de penser que notre propre expérience pourrait, du moins pour nous-mêmes, faire autorité, s'imposer autant que celle des autres, par le poids de son vécu *autre*. C'est après tout ici en Ontario que j'ai commencé à prononcer quelques mots en français, à avoir le goût de parler français, chez Suzanne, et plus tard à l'école secondaire, moyennant quelques brefs passages à Montréal, quelques voyages au Québec, ce long trajet en train de Port Hope à Rimouski, et puis en traversier jusqu'à Baie-Comeau, que j'ai décrit dans *Où dansent les nénuphars*.

Ce n'est pas dire que je ne suis pas passée, à mon tour, par un de *nos* ailleurs, c'est-à-dire par la France, apprenant, parfois à mon corps défendant, que l'altérité qui m'attirait n'était pas unique mais plurielle, que cette première altérité francophone en cachait bien d'autres, bien plus intimidantes, plus sûres d'elles. Paradoxalement, à mesure que ces nouvelles altérités se multipliaient (camerounaises, belges, suisses-romandes, algériennes, tunisiennes, vietnamiennes, cambodgiennes), mes diverses identités à moi se rétrécissaient. Je devenais plus clairement, plus inéluctablement, moi, la petite Américaine, c'est-à-dire encore une autre.

Était-ce justement pour échapper à cette nouvelle étiquette qui me collait à la peau, les Canadiens anglais ayant souvent la hantise de l'assimilation aux États-Unis, que c'est en France où j'ai vécu ma plus profonde crise d'altérité/identité? Coïncée entre deux impérialismes, pourquoi ne pas choisir le plus lointain? Une partie de moi aurait tellement voulu devenir une vraie Française! Matin et soir, je m'enfermais dans ma chambre pour pratiquer à haute voix mes «u», pour parvenir enfin à faire un vrai «r» français: «gr», «br», «tr», «dr». J'aurais aimé parler sans accent, passer inaperçue, manier toutes ces références historiques, géographiques, littéraires, culturelles dont même le Français moyen, me semble-t-il, pouvait saupoudrer sa conversation, et ce, dans la certitude la plus inébranlable. Il y avait un mot précis pour tout, la réalité était découpée différemment, et plus finement, une fois pour toutes. Il y a quelque chose de séduisant dans l'apprentissage des clichés d'une autre langue. C'est comme si on se mettait littéralement dans la peau de quelqu'un d'autre, si on exprimait ses émotions telles qu'il ou elle les aurait mises en mots. Les conventions linguistiques devenaient en quelque sorte autant de balises sécurisantes qui articulaient notre pensée pour nous, nous offraient un rapport au réel «prêt à porter».

Seulement, à force d'agencer tant de syllabes, on finit par se rendre compte que l'habit ne colle pas tout à fait au corps qu'on a, ou plutôt qu'il colle trop et nous serre. Derrière les conventions, il y a une norme contraignante. Et la terreur de la faute. L'autre que j'étais ne brillait pas par son habileté linguistique, encore moins par ses connaissances culturelles. J'avais sur un terrain miné et pourtant j'avais, et j'avais envie d'avancer, j'éprouvais du plaisir à avancer. Car je savais que j'allais finir par la ramener chez moi, cette langue que j'aimais, tout aussi imparfaite qu'elle fût encore en moi, que je voulais surtout apprendre à communiquer *ici* dans l'autre langue de *chez nous*, que c'était au Canada que je pouvais garder mes deux identités, la première et l'autre, la seconde. Non pas comme on dit sa langue première, et sa langue seconde, mais au sens de celle qui seconde, qui aide, qui favorise l'épanouissement et l'ouverture d'une identité première, devenue ainsi plus ample, plus accueillante.

Est-ce qu'on a un autre rapport au langage à force de rouler les mots étrangers dans sa bouche? Comme autant de cailloux, l'expression est là toute faite, mais comment sont-ils ces cailloux? Tout arrondis par des siècles de vagues échouant sur la rive, tout lisses comme de petits raisins enrobés de chocolat, ou lourds, pleins d'aspérités, coupants? Il y a autant d'apprentissages de la langue que d'altérités. Tous ces élèves des nouveaux programmes d'immersion, tous ceux et celles qui auraient attrapé le virus du français, comme me disait un jour un collègue et ami, pourrais-je parler en leur nom? Ai-je le droit aussi de parler au nom de ces professeurs de français du secondaire, tous anglophones, tous francophiles, qui m'ont poussée, guidée, cajolée, à travers le terrain ardu de la langue française, de sa grammaire?

Autre question aux conséquences plus tranchantes: l'apprentissage d'une autre langue est-il toujours synonyme d'apprentissage de l'altérité? Quand

on arrive finalement à surmonter ce réaménagement du réel dans un nouveau vocabulaire, à faire siens des accords de verbes et des structures syntaxiques, à faire ces modulations et ces transcodages qu'impose l'usage idiomatique, conventionnel de l'autre langue, bref, quand on parvient à connaître un tant soit peu son «génie», s'est-on forcément rapproché en même temps de la culture de l'autre ? Le bilingue est-il toujours, nécessairement, un hybride ? Comment expliquer ces effilochures d'apprentissage en cours de route ? Qu'on puisse être bilingue sans être biculturel, qu'on puisse être plus ou moins bilingue, plus ou moins biculturel ? C'est que les termes fixent ce qui, dans la réalité, n'est qu'approximatif. Et voilà encore une autre question : l'altérité, ou même l'hybridité, pourraient-elles être approximatives ? Est-ce qu'on pourrait les vivre approximativement, c'est-à-dire en s'en approchant (de *approximare*, «s'approcher») ?

De la traduction, enfin

La traduction serait-elle justement un exemple de cette expérience *approximative* de l'altérité ? Une tentative de se rapprocher d'une altérité pourtant toujours différée, remise à plus tard, déplacée dans l'espace et que nous ne cessons néanmoins de vouloir rejoindre ? La traduction est ce désir de combler l'écart ; elle vise le passage intègre d'une langue de départ à une langue d'arrivée, d'une information, d'une connaissance. Elle s'efforce de tout traduire. Souvent, cependant, nous mesurons notre connaissance de la spécificité de l'autre justement par ce que nous n'arrivons pas à traduire. Notre langue, comme nous-mêmes, se révèle plus ou moins imperméable à la différence, aux différences culturelles, aux différences sociales. La traduction de sociolectes, par exemple, est un défi. Comment recréer, dans un autre système socio-linguistique et surtout en anglais, par exemple, le rapport problématique entre le joual et le français (et aussi, d'ailleurs, avec l'anglais). Si une des traductions les plus réussies des *Belles-Sœurs* de Michel Tremblay a été réalisée en Écosse, c'est parce que les rapports de force entre l'écossais (mêlé d'anglais) et l'anglais se rapprochent beaucoup des relations entre le joual et l'anglais. Mais de telles correspondances sont rares. Plus souvent, la traduction, incomplète, déçoit. Forcément partielle, elle devient alors facilement partielle ; au lieu d'éclairer, elle peut induire en erreur. La proximité n'est pas garante de l'exactitude. Peut-on souffrir de troubles de l'altérité, de myopie ou de presbytie, comme on peut souffrir de troubles de la vue, de troubles d'apprentissage ?

Car traduire, pas plus que parler, n'est jamais neutre. Le choix de ce qui est traduit dans un pays donné, les langues vers lesquelles on traduit et à partir desquelles on traduit, la façon même dont on traduit, la manière dont on reçoit les traductions, voilà autant de lieux où se négocient et se manifestent des rapports de force entre langues et cultures, entre économies et cultures, entre altérités collectives. Autant d'écueils que la traductrice doit apprendre à contourner, selon une marge de manœuvre qui reste toujours à mesurer, à négocier, à construire, à protéger.

On parle du traducteur passeur, image qui rend bien la transformation que subit tout texte passé, changé, incarné dans une nouvelle langue, objet d'un nouveau statut. Mais que dire du passeur lui-même ? Comment négocie-t-il, comment vit-elle son propre rapport à l'autre ? Fait-il, fait-elle, le passage d'une rive à l'autre sans conséquences, sans mutations, sans réflexions ? Et que rapporte-t-il avec lui ? Revient-elle les mains vides ? Chaque traversée ressemble-t-elle aux précédentes, le traducteur passeur ramant dans les dictionnaires, payant dans les courants, sautant les rapides, contournant des îles ? Désespère-t-elle parfois de ne jamais parvenir à l'autre rive ou bien de ne jamais rentrer chez elle ? On ne connaît rien du tout à sa fatigue, à ses éblouissements, à ses plaisirs, à ses dédales. Et si, dans un cas donné, la traversée durait plus longtemps, dépassait une saison, que faire des feuilles d'automne dans un pays d'hiver ? Ou des glaces sous un soleil de printemps ? Le texte se fondrait-il alors dans ses mains ?

Et comment devient-on passeur ? Le traducteur, la traductrice, n'ont-ils pas déjà été « passés » par d'autres passeurs ? Le véritable passeur, le premier, ne serait-ce pas plutôt le professeur de langues ? Celui ou celle qui téléguide l'élève sur la corde raide des mots, qui l'initie à une forme de traduction implicite, invisible, qui fait passer le bilingue en puissance de l'autre côté de la barrière de la langue, chez l'autre, et qui le ramène chez lui, « traduit » en quelque sorte, transformé d'une manière à chaque fois différente ? Si j'avais considéré mon travail de professeure de littérature québécoise plutôt comme une forme de traduction, voire de translation, et donc nécessairement approximative, aurais-je pu l'accomplir d'une façon plus tranquille, plus sereine ? Même si le processus lui-même est toujours semé d'embûches, à résultat imprévisible, l'étudiant ou l'étudiante étant libre de rester là-bas, ou bien de rentrer trop tôt, la nature précise du passage, comme du séjour chez l'autre, leur impact, restent toujours inconnus d'avance, variables.

Le passeur, traducteur ou professeur de langue, serait-il forcément un transfuge, un être hybride, à statut officiellement reconnu ou plutôt clandestin ? Ou serait-il plutôt un être en (dés)équilibre, un pied sur chaque rive, comme si au fond, le bateau, le pont, la rivière, toute cette distance à parcourir, se rétrécissait, disparaissait, ou bien — quelle horreur ! — s'élargissait ? Et me voici ramenée à cette autre métaphore courante de la traduction, celle du pont. Comme s'il suffisait de traverser le pont pour connaître l'autre : l'altérité comme une distance, mais comme une distance relative que l'on peut franchir, que l'autre peut traduire pour nous, que nous pouvons traduire pour lui, aussi approximativement que ce soit.

Le pont, jusqu'au bout...

J'essaie de réfléchir sur la réalité précise du pont, du rapport qu'on peut avoir avec le pont, de pousser la métaphore jusqu'au bout. Y aurait-il là de nouvelles façons d'interroger cette relation entre identité et altérité ? Alors, je fais le pont, je vole un petit congé à la norme des jours fériés, ou bien je fais

le pont, comme on dirait: «il fait le mort.» La traduction comme un congé qu'on s'offre pour ne pas être, temporairement, soi-même, qu'on vit comme une vacance, au sens littéraire du mot, une disponibilité? Écrire de la fiction en français, traduire «sans original» me fait vivre justement ce sens d'espace, d'ouverture. Ou la traduction comme du «faire semblant»: par indifférence, on traduit simplement, on ne commente pas, on ne prend pas parti; ou par instinct de préservation de soi, comme un animal qui fait le mort pour échapper aux prédateurs (mais lesquels?).

J'ai l'impression d'avoir traversé parfois les ponts à reculons, en soignant constamment le rapport aux personnes, aux pensées, sur la rive du départ, tellement leur tourner le dos aurait été fatal, aurait mis fin à la traversée, à la translation. À d'autres moments, on met le cap sur l'autre rive, fixement, sans jamais se retourner, sachant que la pensée que l'on veut traduire ne trouve son sens que dans ce rapprochement avec l'autre, dans son accueil. C'est ce qui explique peut-être l'importance du destinataire dans ma fiction, ma constante interpellation de l'autre. C'est ce qui explique aussi qu'un traducteur peut avoir parfois l'impression de ne pas traduire dans la bonne langue, dans le bon sens, de vouloir traduire dans plusieurs sens, de ne plus savoir dans quel sens il traduit, dans quel sens il s'exprime. J'ai parfois vécu ma propre identité historique de traductrice à contre-courant, l'autre anglophone choisissant le français pour exprimer (traduire?) ce qui touche peut-être surtout les anglophones francophiles. Ou bien la poète anglophone (encore inédite: les éditeurs anglophones sont-ils plus réticents à la mixité, aux paradoxes de la création, ou ma poésie est-elle simplement plus banale en anglais?) semant son texte de bribes de français, évoquant des émotions destinées au fond, paradoxalement, à des lecteurs et lectrices francophones. Est-ce faire un choix volontairement pervers ou est-ce plutôt la vision conventionnelle du rapport entre traduction et original qu'il faudrait réexaminer? Au fond, le mouvement, le passage, n'est-il pas d'une traduction à l'autre? Dans ce cas, le sens de la traduction serait-il à voir autrement? Ne pourrait-on pas concevoir, symboliquement et réellement, des traductions à partir de la langue d'arrivée vers la langue de départ? N'est-ce pas déjà le cas chez certains écrivains et certaines écrivaines transfuges?

Vivre sur le pont? Comment parler de la terreur des ponts, du vertige, du désir de se lancer dans l'eau et d'en finir, de disparaître dans l'air, balayée par les grands vents, de le contourner, de prendre le bateau ou un pont de glace, de partir à la nage? En réalité, je déteste les ponts, surtout les ponts très hauts et très longs. Je ne conduis pas sur les grands ponts; c'est toujours quelqu'un d'autre qui conduit pour moi, comme la langue qui reste toujours au volant en quelque sorte quand on traduit. Je ne serais jamais capable de traverser à pied le pont Champlain à Montréal. Tout cela est symbolique. C'est que, traductrice, je me méfie des ponts. Ils me semblent souvent mal faits, susceptibles de crouler à tout moment ou bien de s'allonger infiniment. Parfois même, j'ai l'impression que le pont n'est qu'une illusion, que marcher là-dessus relève de la magie; je ne sais jamais quand la réalité va prendre le dessus

(ou plutôt le dessous), quand je me retrouverai le bec à l'eau. Parfois, j'ai l'impression que je dois construire le pont moi-même, au fur et à mesure ; que chaque traducteur justement choisit, bâtit son propre pont ; que l'on peut être appelé à commencer les travaux d'un côté ou de l'autre de l'abîme. Je ne parle pas ici de la traduction de textes, même si ce que je dis me semble s'appliquer encore dans ces cas, mais de situations où la traductrice prend la parole comme transfuge, comme truchement (comme on qualifiait les interprètes au début de la Nouvelle-France), comme courroie d'échange, comme pont justement, dans un contexte d'altérités foisonnantes, bourdonnantes.

La traduction serait-elle une suite interminable de traversées, une sorte de voyage en spirale d'une altérité à l'autre, d'une identité à l'autre ? C'est qu'à force de traverser et de retraverser le pont, on ne voit plus les rives de la même façon. L'identité et l'altérité changent subtilement d'allure, s'entremêlent ou se distinguent *autrement*. Nous changeons de perspective ; nous prenons du recul, nous voyons de plus près (pourquoi ne peut-on pas dire prendre du rapprochement, comme on prend du recul ?).

Un pont suspendu, donc, « de suspension », comme on dirait trois ponts (*sic*) de suspension, ou bien un pont « en suspension », fait de molécules solides momentanément suspendues... Ou bien la traduction comme un pontage, une intervention chirurgicale nécessaire pour faciliter le fonctionnement du cœur, pour améliorer la circulation du sang. Le pont et ses dérivés sont riches de transformations possibles, de glissements prometteurs. En jonglant avec les mots, on arrive à exprimer encore *autre chose*. Mais je suis aussi dans les marges de la métaphore où les concepts se désagrègent, où Babel se meut en carnaval, et je pense aux jours où je suis encore capable de confondre festin et feston, sommier et sommelier (c'est plus grave), de vouloir passer le « lambeau » ou « tâter » ma chance, de me laisser « enduire » en erreur !

La traduction comme une altérité amoureuse

Ce que je retiens le plus du pont, comme métaphore de mon rapport à l'altérité, c'est non seulement la liberté du passage, le plaisir ou la douleur de la traversée, la pluralité des sens du mouvement, mais le fait qu'il prend forcément son ancrage des *deux* côtés de l'abîme, qu'on parvient en l'empruntant, quand tout va bien, à appartenir à la fois, aussi imparfaitement soit-il, aux *deux* rives. Il me semble que j'ai appris surtout à vivre de l'autre côté du pont, que c'est chez l'autre que j'ai commencé à devenir moi-même. C'est en traduisant de l'autre langue *vers* l'anglais, en faisant surgir l'autre dans ma première langue que j'ai appris à écrire, à m'écrire, d'abord en français, et maintenant dans les deux langues. Les malaises que je peux éprouver sur le pont reflètent peut-être ma crainte de ne pas être à la hauteur de la tâche, de ne pas pouvoir arriver à faire partager à d'autres la beauté des vues nouvelles, insolites, qu'on peut avoir, du pont, autant sur l'une que sur l'autre des deux rives. Ou bien témoignent-ils plutôt (aussi, surtout ?) du désarroi qu'on peut ressentir devant l'inconnu, devant nos propres résistances, ces moments où

nous sommes face à face avec une différence qui nous paraît de prime abord incompréhensible, insurmontable, ces moments qui nous poussent, par la frustration même qu'ils déclenchent, si on a la patience d'attendre, de rester attentifs, vers le plaisir de la (re)connaissance et la joie des retrouvailles. Je ne saurai jamais dire combien d'amitiés j'ai nouées à force de traverser les ponts en français, grâce aux échanges, à la solidarité qu'ils facilitent. Car il nous arrive souvent de découvrir à mi-chemin, lorsqu'on s'efforce de construire un pont particulier, que l'autre est déjà là, miraculeusement, à notre rencontre. Notre identité, contente, heureuse, devient alors une altérité amoureuse.